

SAINT CHARBEL MAKHLOUF

Moine libanais

Il naquit dans un village de la montagne du Liban, d'une famille pauvre et fut baptisé dans l'Eglise maronite. Orphelin très jeune, sa famille s'oppose à sa vocation religieuse. Il fugue et se réfugie au monastère Saint-Maroun d'Innaya. Après 20 années monastiques, il se retira solitaire dans un ermitage proche et passa les vingt-trois dernières années de sa vie absorbé en Dieu, s'adonnant à la pénitence et à la prière, mais aussi recevant les fidèles qui cherchaient Dieu auprès de lui. Il sût équilibrer sa vie entre l'ascèse, le travail et la pauvreté, la centrant sur l'adoration et la communion eucharistique. Sa vie était si perdue en Dieu qu'il faisait des miracles sans s'en rendre compte. Comme ce soir, par exemple, où, distrait, il verse de l'eau dans sa lampe à huile. Elle ne s'éteignit pas, mais au contraire brûla toute la nuit. Son tombeau devint aussitôt un lieu de pèlerinage et de guérisons sans nombre. Il est un des saints les plus populaires du Liban.

Charbel Makhlof est un des saints les plus étonnants qui soient. On dirait une vie où les phénomènes, comme chez saint Padre Pio mort récemment en 1968, semblent avoir été inventés de toute pièce au Moyen âge. Non, ces grands saints n'ont pas vécu au temps de ce que l'on appelle la *Légende dorée des vies des saints*. Saint Charbel Makhlof, moine maronite libanais, est décédé en 1894 la veille de Noël, il y a à peine un siècle. Or ces deux moines ont vraiment eu des vies fascinantes tant par les merveilles que par le caractère exemplaire de leur amour indéfectible pour le Christ.

Tous deux avaient le même secret qui les a conduit rapidement à la sainteté. Ce grand secret est aujourd'hui très connu, mais il tombe petit à petit dans l'oubli depuis quelque temps. C'est tout simplement la messe, l'eucharistie que nous a révélé aux XIXe et XXe siècles le renouveau liturgique. Ce mouvement spirituel a surtout pris naissance en France, vers 1850, à l'abbaye de Solesmes, grâce à Dom Guéranger; puis en Allemagne aux abbayes de Beuron et de Maria-Laach, puis à Maredsous en Belgique, et ainsi de suite. Et surtout au Centre de pastorale liturgique de Paris.

On objectera probablement que ce n'est pas un secret et que l'eucharistie doit être au cœur de la vie des chrétiens et à plus forte raison des saints comme Charbel Makhlof et Padre Pio. Pourtant, quand on lit l'histoire de l'eucharistie au cours des cinq derniers siècles, on se rend compte des abus terribles que nous, catholiques, avons fait subir à ce mystère admirable qui est au cœur de notre foi. L'eucharistie était en effet devenue les dimanches et jours de grandes fêtes un spectacle grandiose où figuraient de grands orchestres et des chanteurs vedettes. C'était somme toute une célébration mondaine. Les compositeurs les plus illustres dissimulaient les textes latins sous un amas de airs polyphoniques qui les rendaient souvent incompréhensibles. Les dignitaires laïcs occupaient des bancs somptueux qui leur permettaient d'être mieux vus des *simples fidèles*. Plutôt que de participer à la messe, beaucoup de gens se saluaient sans se préoccuper de ce qui se passait à l'autel. On conversait en laissant les petits chiens gambader. Peu de gens communiaient. La majorité des fidèles n'étaient pas intéressés car ils n'y comprenaient rien. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

Voici un exemple presque récent. Jusqu'au milieu du XXe siècle, dans les années 30 et 40, il était impossible de communier durant la messe. On nous donnait partout la communion après la messe! Les *fidèles* n'osaient réagir même si nous en étions blessés. Comment lutter contre le ridicule aussi bien établi? Mais le Renouveau liturgique commençait à éclairer certains prêtres et quelques rares laïcs.

Un jour, vers 1947, mon frère Jules se révolta. Je n'avais jamais vu une telle chose. Je tiens à signaler qu'aujourd'hui, à 88 ans, il ne rate pas souvent sa messe en dépit de son alzheimer qui le plonge dans un état très pénible à l'hôpital des Vétérans, à Sainte-Anne-de-Bellevue, où il attend de retrouver Luce, son épouse. « La mort, ça ne me fait pas peur du tout; j'ai hâte » m'a-t-il dit en souriant en octobre 2006.

Or donc, en 1947, il portait encore après la guerre ses lourdes chaussures militaires garnies de talons ferrés. Il marchait bruyamment chaque matin sur l'ancien plancher de bois de l'église Saint-Vincent-de-Paul de Laval. Le moment de la communion approchait. Le chantre bêlait l'Agnus Dei. Or bon frère Jules osa tout à coup quitter son banc. Il se rendit à la Sainte Table. Il s'arrêta en claquant des talons. Ma mère avait beau murmurer: «Non, Jules, ne fais pas ça! Je t'en prie.» Ce fut inutile. L'ex-lieutenant d'artillerie était décidé. J'entendis alors mon frère réclamer fermement la Communion: «La com-mu-nion!». Ma mère était très inquiète. Le pauvre curé se retourna. Il parut plus inquiet que ma mère. Il s'empressa d'ouvrir le tabernacle pour s'emparer d'un ciboire et porter à mon frère la Sainte Communion. Tous s'approchèrent et communièrent pour la première fois de leur vie au moment même de la Communion.

Ce fut un esclandre en l'église Saint-Vincent-de-Paul de Laval. Un petit esclandre, car nous n'étions pas nombreux en ce jour de semaine. Toutes ces messes célébrées en latin, vaguement chantées par un pauvre homme, étaient d'un pénible inimaginable qui n'attirait guère les foules, sauf durant le Carême. C'était toujours les mêmes lectures de la Messe des Morts, les mêmes chants, dont le fameux *Dies Irae*, réduits à n'être guère que des rengaines. Ces messes étaient presque toutes célébrées à l'intention des défunts, des messes de Requiem, dos au peuple, le prêtre revêtu d'ornements noirs étriqués et d'aubes de dentelles. Ils portaient cette fameuse et étrange barrette à gros pompon noir qu'ils confiaient à l'enfant de chœur en entrant et qu'ils reprenaient en quittant pour se rendre à la sacristie. C'était somme toute plutôt grotesque. Il fallait vraiment croire en la Présence Réelle du Christ et L'aimer au mois un peu pour y aller chaque jour sans faillir et sans prononcer un seul mot, même pas Amen. Ça se déroulait ainsi depuis des siècles, selon le rite de saint Pie V.

C'était presque une « mauvaise » habitude dans ma famille! Ma mère et ses quatre garçons ne manquaient jamais ces étranges messes qui nous permettaient de communier au Corps vivant du Christ, à Jésus. C'était essentiellement une profonde nécessité même par les très grands froids de février. C'était en fait une grâce extrême et presque une folie, la folie de l'Amour inconditionnel, l'Amour que nous éprouvions un tant soit peu pour le Christ, pour Dieu.

Heureusement, le Renouveau liturgique surgissait lentement au Québec grâce aux moines bénédictins de Saint-Benoît-du-Lac, et aussi de certains membres de la Congrégation de Sainte-Croix et de rares prêtres qui étaient passés par l'illustre paroisse Saint-Séverin ou par le Centre de pastorale liturgique de Paris. Un qui prêchait solidement par l'exemple à Montréal était l'abbé

Valère Dubé, formé chez les bénédictins dans les années '40. Il devint prêtre séculier et fut remis à l'hôpital Saint-Charles-Borromée pour le restant de sa vie sacerdotale active. La célébration de la messe y était quelque chose d'exceptionnel. Il y avait toutefois ici et là des prêtres très pieux qui réussissaient malgré tout à rendre un peu vivante ces liturgies momifiées. Voici un exemple.

C'était à San Giovanni Rotondo, dans le sud-est de l'Italie, en 1950. Je me suis rendu très tôt le matin, vers 4 heures, pour assister une première fois à la messe de saint Padre Pio dont j'avais entendu parler. Il faisait encore nuit. J'ai pu avoir une très bonne place. Je pouvais tout observer de près. Or je fus émerveillé par l'esprit de prière qui se dégageait de ce prêtre assez peu connu. C'était la même messe que celles que je connaissais depuis près de vingt ans, mais il y avait quelque chose de particulier.

Sachant le latin, j'ai pu entendre et comprendre le grand stigmatisé murmurer calmement les prières habituelles. Or il s'interrompait tout à coup. Padre Pio entrait en extase, de longues extases. Il demeurait longuement figé, totalement inébranlable, le regard fixé sur l'hostie consacrée, sur le Christ présent sur l'autel. Ces messes basses duraient environ une heure et demie et me semblaient bien courtes. Ce qui était différent, c'est que ce capucin était un adorateur, un adorateur saisissant, comme saint Charbel Makhlouf.

Saint Charbel Makhlouf, moine adorateur, est né dans une famille pauvre de la montagne du Liban. Son père étant décédé, sa mère doit compter sur lui, son aîné, pour consoler sa peine. Il n'a pas seize ans qu'il doit donc devenir berger pour son oncle Tanios. Mais le jeune garçon aperçoit un jour sur la route quelqu'un qui l'interpelle. C'est un moine très pauvre qui rapidement l'encourage à se donner à Dieu et à se faire moine: «Quand la paix du Christ se sera enraciné en toi, tu apporteras aux autres la paix et tu les guériras de l'angoisse de vivre et de leurs doutes». Et le moine ajoute: «La force de la prière ardente est mille fois plus grande que celle des remèdes humains. Va, mon fils, et réfléchis à ce que je t'ai dit».

À seize ans, on comprend souvent mieux ces évidences qu'à vingt-cinq ans. Saisi par ce que lui a dit le moine, il décide d'entrer chez les moines maronites malgré les objections des siens. Il chosi le monastère de Saint-Maron magnifiquement situé sur la montagne d'Innaya. Sa mère y surgit quelques jours plus tard pour ramener son fils à la maison, mais elle est rapidement convaincue qu'il obéit à un appel de Dieu.

Après 20 ans de vie monastique communautaire, saint Charbel se retire solitaire dans un ermitage tout près du monastère et passe les vingt-trois dernières années de sa vie absorbé dans l'adoration de Dieu. On se demandera probablement comment on fait pour vivre ainsi uniquement dans l'adoration. Or en 1950, le maître des novices de la Grande Chartreuse, où les chartreux vivent ainsi depuis près de mille ans, m'avait expliqué ce que Benoît XVI a résumé lors du dimanche des Rameaux 2006. En somme, il s'agit au départ, comme le font d'ailleurs de nombreux laïcs dans le monde, de lire attentivement les Évangiles ou d'autres livres de la Bible. C'est le point de départ de ce que selon la Tradition on appelle la *lectio divina*; il s'agit d'un véritable itinéraire spirituel par étapes. Ça consiste, a ajouté le pape, à lire et relire un passage de l'Écriture Sainte en en recueillant les principaux éléments, ce qui veut dire en prenant des notes ou en soulignant des passages que l'on assimile lentement au cours des ans.

En deuxième lieu, on passe à la *meditatio*. La méditation, c'est comme un temps d'arrêt intérieur. L'âme se tourne vers Dieu en cherchant à comprendre ce qu'en ce moment même Il veut vraiment me dire concrètement pour que j'en vive.

Vient en troisième lieu l'*oratio*, ou l'oraison qui surgit doucement de la méditation. L'oraison nous permet de nous entretenir calmement avec Dieu dans un dialogue direct. Cela nous conduit enfin à la *contemplatio*, la contemplation; celle-ci nous aide à maintenir notre cœur attentif à la présence du Christ, dont la parole est une «lampe brillant dans l'obscurité...» (2^e épître de Pierre, chapitre 1, verset 19)».

La réputation de sainteté de l'ermite Charbel attire quelques visiteurs. Il est heureux de recevoir les fidèles qui cherchent Dieu. Il a rapidement appris à équilibrer sa vie entre l'ascèse, le travail et la pauvreté, en centrant toute sa journée sur la communion eucharistique et l'adoration fidèle et prolongée du Saint-Sacrement. Sa vie d'adorateur est si perdue en Dieu qu'il fait des miracles sans s'en rendre compte! Comme un certain soir, par exemple, où, distrait, il verse de l'eau dans sa lampe à huile. Elle ne s'éteint pas, mais au contraire elle brûle toute la nuit.

Saint Charbel a donc été moine maronite au 19^e siècle alors que maintes fois les chrétiens furent massacrés par les Druzes et les Turcs. Pourtant, cet humble moine était et est toujours très vénéré par tous les Libanais, peu importe qu'ils soient catholiques, orthodoxes, musulmans ou druzes. Ce moine, dont la charité rayonnait sur tous ceux qui lui rendait visite, était membre d'une des plus importantes Églises unies au sein de l'Église catholique universelle. Ce qui m'amène à vous signaler un détail très particulier chez ces catholiques maronites; c'est que leur liturgie, leur messe en particulier était à l'époque célébrée dans la langue du Christ, en araméen. Aujourd'hui, on n'en conserve que les paroles de la consécration, quand le prêtre, au nom de Jésus, transforme le pain et le vin au Corps et au Sang du Christ. Ce sont exactement les mêmes paroles que celles qu'a utilisées Jésus-Christ le soir du Jeudi Saint, la veille de sa mort, il y a près de 2000 ans.

Cette langue est citée à très petites doses dans les traductions du Nouveau Testament. Par exemple, nous connaissons celles que l'évangéliste saint Mathieu a insérées dans le récit de la mort de Jésus. Il nous rapporte en araméen les dernières paroles de Jésus crucifié : *Eli! Eli! Lamma sabachtani?* Jésus prie alors en récitant le psaume 21 : «Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?». C'est le moment tragique où les souffrances de Jésus sont si grandes qu'il se sent humainement abandonné par son Père. Il expérimente cette douleur morale épouvantable de tous ceux qui se sentent parfois et même souvent perdus au fond d'un gouffre. Oui, Dieu en Jésus-Christ a expérimenté cette immense souffrance qui me semble être la pire qui soit.

Saint Mathieu a senti le besoin de citer ces paroles dans la langue de Jésus, peut-être pour nous rappeler que les plus nobles comme les plus terribles vérités qui soient ont été énoncées dans cette langue qui est toujours parlée dans certains villages de Syrie. Tout ceci nous fait comprendre d'autre part que les paroles du Christ prononçant pour la première fois les plus mystérieuses paroles de l'Évangile, soient celles-ci : «Ceci est mon corps, ceci est mon sang ». Ce sont les mêmes qu'a utilisées ce moine-prêtre étonnant que fut saint Charbel. L'eucharistie était à la base de sa vie intérieure. C'est ce caractère d'adorateur profond qui l'a rendu si illustre au

Liban, au point que son tombeau attire des foules importantes, sauf depuis l'été 2006 à cause de la récente guerre engagée par Israël contre le Hezbollah installé au sud du Liban, près de la frontière israélienne. Puisse-t-on retrouver bientôt des musulmans auprès des chrétiens qui vénèrent à Annaya le tombeau miraculeux de saint Charbel Makhoul.

Voilà ce qui fait vraiment la notoriété de cet homme tellement simple qu'il préféra longtemps l'érémisme? Il a vécu comme un ermite, seul, à l'écart de sa communauté, jusqu'à ce qu'il tombe malade à soixante ans. Saint Charbel était de son vivant reconnu par certains fidèles comme un saint. Mais c'est le jour de sa mort, peut-on dire, que Dieu a surtout voulu se manifester par saint Charbel en démontrant sa puissance de façon absolument surprenante.

La vie eucharistique de saint Charbel, d'une pureté intérieure rayonnante éclate en effet au vu et au su de toutes les personnes présentes à Annaya le jour de sa mort. Le premier grand miracle est celui d'un jeune homme. Saint Charbel Makhoul, le moine adorateur de la montagne d'Annaya n'est pas encore enterré, qu'un jeune homme, Saba Tanousse Moussa arrive à l'ermitage sans savoir que le Père Charbel vient tout juste de mourir. Il n'a pas du tout entendu parler de la maladie du Père Charbel et il est venu pour lui demander de l'aide. Le jeune Saba était un pauvre estropié qui souffrait surtout d'être devenu un poids pour ses proches. Sa vie est devenue un continuel martyre. Ses amis lui ont donc conseillé de s'adresser à ce fameux ermite. Peut-être que le Père Charbel pourrait lui porter secours? Saba arrive donc là, inquiet devant la porte qu'assaillent plusieurs personnes, quand il entend dire que «le saint moine» est mort le matin même.

Saint Charbel perdit son père alors qu'il n'avait que trois ans. Certains événements le retiendront au foyer jusqu'à 23 ans avant qu'il ne puisse devenir moine maronite. Pourtant, il avait deux oncles du côté maternel qui étaient ermites. Ceci aurait dû faciliter les choses. Sa mère, d'autre part, s'est remariée alors que Charbel (en fait Youssef) avait 5 ans. Or ceci est très particulier. En effet, son beau-père, Lahhoud Ibrahim, est devenu prêtre quelques années plus tard, ce qui est permis dans certaines Églises orientales catholiques, dont les maronites.

Or après plus de vingt ans de vie communautaire chez les moines de Saint-Maron, à Annaya il opte pour l'érémisme dans un ermitage voisin. Il devient petit à petit un des ermites les mieux connus du XIXe siècle. Il sera donc solitaire du 15 février 1875 au 24 décembre 1898. Sa vie spirituelle très intense lui permet d'atteindre les sommets de la perfection et de l'adoration. Durant vingt-trois ans, ce prêtre célèbre avec une foi grandissante la très sainte Eucharistie en araméen, soit la langue maternelle du Seigneur. Il prie dans la solitude. C'est donc au petit monastère maronite juché au sommet du Mont Annaya, à une altitude de 1300 mètres d'altitude que vont survenir mille merveilles. Ce lieu splendide est l'un des plus beaux du Moyen-Orient

Mais avant de raconter quelques-uns de ces phénomènes stupéfiants et parfaitement authentiques, il me semble important de dire un mot de l'histoire de ce monastère. C'est particulièrement intéressant, surtout depuis quelques années, alors que les musulmans ont entrepris une conquête presque silencieuse, de tout l'Occident. Vingt-cinq millions viennent de s'installer en Europe. Combien en Amérique du Nord? Plusieurs millions. Tout ça en trente ans.

Vers la fin du XIII^e siècle, le Mont d'Annaya et tous les villages voisins étaient habités par des Maronites, membres d'une des nombreuses Églises unies à l'Église catholique universelle. Ils sont groupés autour de leur chef spirituel, le Patriarche. Or les Croisés, sont venus récemment libérer la Palestine des occupants musulmans, lesquels ont envahi au VII^e cette région sacrée. Il ont conquis avec les armes la Terre sainte chrétienne et le Tombeau du Christ. Ça fait sept siècles que cela dure. Après avoir enfin libéré la Palestine et ses citoyens chrétiens, les Croisés perdent bientôt devant l'envahisseur. Ce sont des musulmans arabes surnommés les Sarrasins. Les Croisés se réfugient dans le Liban et se rallient à leurs frères Maronites.» (D'après *Un des plus grands saints de notre époque*, 1975)

Les Arabes les attaquèrent bientôt de nouveau. Malgré leur résistance courageuse, les Croisés furent une fois de plus vaincus. C'est alors que les musulmans condamnent par dérision le patriarche maronite, Gabriel de Hejoul, à subir les mêmes tortures que les soldats romains ont fait subir au Christ en l'an 30. C'est la même Passion! Mais le patriarche ne cesse de prier pour ses ennemis ainsi que le demande Jésus dans l'évangile. «Aimez vos ennemis!» - «Priez pour ceux qui vous persécutent». Les Sarrasins avaient auparavant dévasté les couvents, les églises et des villages.

Après avoir exécuté le Patriarche Gabriel, ils décident d'exterminer les Maronites. Ils font ensuite venir d'Irak et d'Iran ou de Perse de nombreux musulmans chiites pour en repeupler le Liban.

Or ce qui est particulièrement intéressant, c'est que ces nouveaux Libanais furent touchés par la bonté du nouveau patriarche, Paul Massad, et par ses successeurs. Il y aura d'importantes conversions au XVII^e siècle. Des familles musulmanes entières, grâce à la charité constante des moines maronites, comprennent que ce que Dieu réclament, c'est l'amour et non le terrorisme. Le Père Charbel ne déviara pas de cette tradition. Il fera preuve de véritable bonté à l'égard des musulmans. Il disait souvent qu'il faut absolument imiter à fond l'amour dont a fait preuve le Christ à l'égard de tous les hommes, ce qu'il a fait même à l'égard de ceux qui le mettait à mort le 6 avril de l'an 30. Selon ce grand saint, Jésus est et demeure toujours le maître de l'Amour et non pas de la Haine.

À 70 ans, le Père Charbel est atteint de paralysie le 16 décembre 1898. L'hémiplégie le terrasse. La moitié de son corps ne répond plus. Il meurt huit jours plus tard, la veille de Noël. C'est alors qu'est enfin venu le grand moment où la grande sainteté de Charbel Makhlouf va resplendir.

Un grand miracle va survenir. Quelques instants avant la mort du Père Charbel, un jeune homme estropié du nom de Saba Tanousse Moussa était transporté vers le monastère pour le consulter. Il arrive épuisé au monastère. Il vient pour voir enfin cet homme dont on dit qu'il soulage bien des misères. Mais quand on lui apprend que le Père Charbel vient de mourir, il décide d'attendre pour contempler le visage du saint et le supplier de venir à son secours.

À trois heures de l'après-midi, le 24 décembre 1898, Saba Tanousse Moussa est conduit devant le cadavre exposé dans l'église. Il réussit à toucher avec respect et tout en priant, le corps du défunt. Puis il applique sa main sur sa propre poitrine, puis sur sa jambe totalement paralysée. Quelques minutes plus tard, il sent comme une force nouvelle pénétrer son corps. Il peut tout à

coup se dresser et marcher tout seul, normalement. Grande est sa joie! Lui, qui est venu pour demander à un vivant du secours dans ses dures souffrances, voici qu'il est guéri instantanément. Il pourra donc participer avec ses membres normaux aux solennités des funérailles du Père Charbel!». (Cf. *L'Ermite du Liban*, par le Prof. Dr. Ernest Joseph Gorlich, traduit de l'allemand, 1972).

Le soir de l'enterrement, son supérieur a écrit: «À cause de ce que le Père Charbel fera après sa mort, je n'ai pas besoin de dire quoi que ce soit au sujet de son comportement».

Quelques mois après sa mort, une vive lumière a été vue entourant sa tombe. On l'ouvre pour trouver son corps encore intact bien qu'il ait été enseveli dans des conditions extrêmement pauvres et parfaitement monastiques, conditions peu propices à ce qu'il se conserve. Depuis ce jour, un liquide qui ressemble à du sang coule de son corps. Les experts et les médecins sont incapables d'expliquer scientifiquement comment son corps puisse être demeuré incorruptible et parfaitement flexible. Or en 1950 et aussi en 1952, sa tombe a été ouverte et son corps avait encore l'apparence d'être vivant.

À compter surtout de 1950, des guérisons se sont grandement multipliées. De toutes les régions du Liban, des pèlerins venaient implorer le Père Charbel. On voyait même des musulmans et des chrétiens de diverses confessions parmi ces foules. Les miracles ont souvent été notés et analysés scientifiquement. On en compte au moins 800 qui sont reconnus, et qui dépassent les frontières du pays. Le phénomène de la tombe qui laisse couler du liquide parfumé attirent toujours les foules.

Étant moi-même à Rome en avril 1950, j'en ai plusieurs fois entendu parler, comme on parlait aussi de Padre Pio en nous disant qu'il ne fallait pas se rendre à San Giovanni Rotondo au petit monastère des capucins. Le cardinal Ottaviani nous mettait en garde! Mais d'autre part, le bruit courait partout que le saint moine maronite, lui, faisait courir les foules au Liban, y compris de nombreux musulmans d'origine plutôt modeste. J'en étais très intrigué et j'aurais souhaité m'y rendre. Je me suis donc contenté de lire tout ce que je pouvais trouver au sujet de la sainteté vraisemblable de ce Libanais étonnant. Ce que j'ai surtout retenu à 23 ans, c'est que c'était un grand adorateur de la Sainte Eucharistie. La présence réelle lui permettait de demeurer des heures à genoux devant le tabernacle, et ce jusqu'à onze heures, à l'heure où il célébrait avec une foi bouleversante la sainte messe.

Voilà l'exemple à suivre! Car, comme me disait un jour un bon franciscain anglophone après un messe plutôt expédiée d'un de ses confrères: «Souvenez-vous bien de ceci, Monsieur: Une messe est une messe, est une messe, est une messe... et rien n'est plus grand qu'une messe! Il suffit de se laisser saisir par la Présence de Dieu notre Père auquel nous nous adressons. Invoquons intensément l'Esprit Saint. Cherchons sans cesse à rendre grâce à ce Père tout-aimant; pour enfin nous unir intimement au Christ présent sur l'autel, son Fils, objet éternel de son amour infini, offert par l'Église à son Père, à notre Père à tous. C'est l'avant-goût du paradis, c'est le Ciel sur la Terre. C'est l'éternité qui s'empare du Temps peu importe que cette messe soit ceci ou cela. C'est toujours ce qu'il y a de plus grandiose. Nous sommes plongés au creux de la splendeur du Christ pour entrer dans la spirale infinie de la Trinité où règne l'Amour parfait des

Trois Personnes en un seul Dieu. Nous sommes ainsi transformés pour le salut du Monde dans une extase souvent bien légère mais combien bienfaisante.

[Canonisation de Charbel Makhoul](#), Homélie du Pape Paul VI, Dimanche, 9 octobre 1977
[Discours du Pape Jean Paul II](#) à l'Eglise Maronite, Jeudi 10 février 2000